

L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 28 JANVIER 1895

Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
Entered at the Post Office at N. Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 28 JANVIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE
Un an \$12 00
Six mois 6 00
Trois mois 3 00
Un mois 1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.
Un an \$3 00
Six mois 1 50
Trois mois 1 00
Un mois 0 75

FEUILLETON.

LES DRAMAS DE LA VI.

LE SECRET

-DUNE-

TOMBE.

-PAR-

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

TROISIEME PARTIE.

LE FILS.

(Suite.)

—Belle à ravir, madame Prudence, et gracieuse, et distinguée... une taille divine, une bouche adorable et des yeux comme on n'en voit pas, des yeux dont le regard pénètre jusqu'au fond du cœur, avec cela un air réservé, modeste, de la candeur et une expression de douceur infinie. Une perle, madame Prudence, une vraie perle.

—De mieux en mieux, Forestier.

—Oh! c'est une belle Espagnole, allez.

—Où l'avez-vous vue?

—Dans l'Alberge où je suis entré et où, à ce moment, elle se trouvait seule dans la salle du café; je me suis fait servir de la bière.

—Vous ne lui avez pas parlé?

—Dame, ne lui point parler était difficile!

—Vous avez eu tort, vous avez pu y parvenir quelque maladresse.

—Je ne crois pas; d'ailleurs, je sais si peu de chose...

—Heureusement.

—Pourtant, madame Prudence...

—Forestier, dans notre intérêt à tous deux, vous ne devez rien savoir de plus que ce que vous savez. Qu'avez-vous dit à la jeune fille? J'ai besoin de le savoir, et dites-moi bien exactement tout ce que vous lui avez dit.

—Je n'ai aucune raison de vous le cacher. Je lui ai dit que moi et une autre personne nous intéressions à elle.

—Vous ne m'avez pas nommée, je pense!

—Je m'en suis bien gardé.

—Après!

—Je lui ai appris qu'elle était née en Espagne et n'aurait pu avoir le nom de son père et celui des misérables dont elle avait été l'innocente victime.

—C'était trop, Forestier, beaucoup trop; vous avez été maladroit.

—Je ne pouvais pas supposer qu'en lui apprenant, à vous, ce que j'avais dit dans vos conversations.

—Est-ce tout ce que vous lui avez dit?

—Que j'avais vu la jeune fille, et plus, n'en sachant pas davantage.

—C'est fort heureux, car ayez votre langue vous auriez pu dire certains de mes projets. Mais vous n'en avez pas moins fortement troublé l'imagination de

notre jeune fille; vous lui avez mis dans la tête des idées de grandeur.

—En quoi cela pourrait-il nuire à vos projets?

—Vous ne me comprenez pas, dit-elle d'un ton sec, vous ne pouvez pas me comprendre.

—C'est vrai, puisque je ne sais absolument rien de ce que vous voulez faire. Mais rassurez-vous, madame Prudence, j'ai si peu troublé l'imagination de Mlle Georgette, si peu mis dans sa tête des idées de grandeur, qu'elle m'a écouté très froidement; je pourrais dire avec indifférence. Je suis tenté de croire qu'elle n'a pas pris mes paroles au sérieux. Elle n'a pas la moindre ambition, elle ne tient nullement à être riche, elle ne se nettement déclaré, et son nom de Georgette lui suffit; j'ai vu qu'une crainte, madame Prudence, c'est qu'elle ne se refuse à faire valoir ses droits pour rentrer en possession de la fortune dont on l'a dépouillée.

—Allons donc!

—C'est comme je vous le dis, madame Prudence. Toutes les jeunes filles ont leurs idées, et cette petite Georgette a les siennes.

—Vous prétendez qu'elle n'est pas heureuse auprès de son père adoptif?

—Pas heureuse du tout; mais elle espère un sort meilleur.

—Eh bien, alors?

—Mlle Georgette a son rêve, et ce qu'elle rêve, ce ne sont pas des châteaux en Espagne.

—Que rêvez-elle donc?

—Ce que rêvent toutes les jeunes filles, madame Prudence, un mari.

La mère de Paul ne put s'empêcher de tressaillir.

—Apprenez donc, continua Forestier, que Mlle Georgette aime un jeune homme dont elle est aimée, m'a-t-on dit, et qui épousera si, comme on le croit, ses intentions sont honorées.

—Ah! fit la marchande à la toilette, devenue très pâle.

—Mais on a été jeune, reprit Forestier, et l'on sait ce que valent les jeunes gens; ceux d'aujourd'hui ne sont certainement pas meilleurs que ceux de mon temps. Pour ma part je ne vois qu'un séducteur dans l'amoureux de Georgette; il cherche à en faire sa maîtresse, voilà tout.

Mlle Prudence s'agitait sur son siège avec un malaise visible.

—Dame! poursuivait Forestier, elle est fort apprêtée, mais elle ne possède, quant à présent, que sa beauté et sa sagesse, deux choses qui peuvent la faire ardemment désirer, mais pas épouser; on ne se marie plus, aujourd'hui, que pour l'argent; on n'épouse pas une servante d'Alberge.

Mlle Georgette se laissera prendre, comme tant d'autres, aux belles paroles, aux fausses promesses du séducteur, et laisse l'épouse maltraitée, de souffrir au "Faisan doré", elle deviendra sa maîtresse.

—Jamais cela, jamais! s'écria Mme Prudence avec une sorte de violence et un éclair sombre dans le regard.

—C'est, selon moi, ce qui doit arriver; mais si vous pouvez l'empêcher...

—Oui, oui, je l'empêcherai! prononça-t-elle sourdement.

—Alors, n'attendez pas trop à vous mêler de cette affaire.

—Qui est-il cet amoureux, dit-elle?

—C'est un jeune homme de Montlhéry, mais de Paris.

—Comment a-t-il connu la jeune fille?

—Ce garçon, une espèce de rapin, est venu à Montlhéry pour dessiner des vues, des paysages; il a rencontré Georgette, a dû se dire: "Mâtin, la belle fille!" et il a pris une chambre à l'hôtel du "Faisan doré", afin de faire plus facilement sa cour.

—Alors, il demeure à l'Alberge!

—Non, il n'y vient que de temps à autre.

—Et vous dites que c'est un artiste?

—Oh! un artiste si l'on veut; il n'est sans doute qu'un de ces amateurs que l'on rencontre armés de tout l'attirail des artistes, tous les jours sur le point de produire un chef-d'œuvre, mais qui ne produisent jamais rien.

—Mais son nom, dites-moi donc son nom! s'écria-t-elle.

—Son nom, mais je ne le rappelle! Oui, oui, il se nomme Lebrun, Paul Lebrun.

—Hein! vous dites?...

—Je dis que le garçon en question se nomme Paul Lebrun.

La marchande à la toilette resta un instant comme hébétée, n'en pouvant croire ses oreilles. Toutefois, elle eut la force de se contenir, et se la ramenant de son regard trahissait la satisfaction, la joie qu'elle éprouvait. Ah! comme le hasard faisait bien les choses! A son tour, elle pouvait dire comme Forestier:

—"Tout arrive comme si je l'avais commandé."

Devant elle les plus grosses dif-

formités s'aplanissaient; maintenant les choses allaient marcher d'elles-mêmes; elle n'avait plus qu'à diriger les événements.

—Tenez, voilà, dit-elle.

—Merci, fit le bandit, en enfouissant les billets dans sa poche.

Il fit quelques pas vers la porte, puis se retourna brusquement:

—Oh! dit-il avec un mauvais sourire, je ne serai pas exigeant, seulement cinq cents francs tous les quinze jours. Au revoir, madame Prudence, ajouta-t-il.

—Et il sortit.

—Quel misérable! murmura la marchande à la toilette; pourquoi me suis-je fourrée dans les griffes de cet homme? Il l'a bien fallu... Est-ce que je pouvais faire autrement? à moins de renoncer!...

Encore toute frémissante de colère, elle se laissa tomber sur le canapé.

—C'est qu'il m'a menacé, le coquin, reprit-elle sourdement, oh! il a eu l'audace de me menacer. Mais que peut-il faire?... Ah! il le sait bien, le misérable, et je le devine, moi. Ainsi, je suis sous la dépendance de ce bandit... Oh! je vois bien ce qu'il veut, de l'argent et toujours de l'argent; du reste, il me l'a nettement déclaré, il lui faut cinq cents francs tous les quinze jours à ce maître chanteur.

Elle se mit à rire nerveusement.

—Et moi, moi, reprit-elle en se frappant le front, je vais servir une pension de mille francs par mois à un repris de justice!

Elle resta quelques instants pensive, la tête dans ses mains, puis elle se redressa brusquement et un double éclair traversa son regard.

—Il faut que je me débarrasse de ce séducteur, prononça-t-elle d'une voix creuse. Oui, il le faudrait, mais comment?

Forestier descendait la rue Lafayette, et tout en arpentant le trottoir à grands enjambées, il se disait:

—Les papiers sont dans le secrétaire, et encore dans la grande enveloppe au cachet de cire rouge.

—Ainsi, dit-il, je ne dois rien savoir et je ne saurais rien!

—N'importe pas, répéta-t-elle presque durement, et tâchez d'être patient; plus tard, le résultat obtenu, vous saurez ce que j'aurai fait. Voyez, êtes-vous donc si à plaindre! Comment, je vais traîner à votre fortune et vous n'êtes pas content! En vérité, vous êtes bien peu raisonnable! Et puis, entre nous, que pourriez-vous faire? Vous oubliez que vous êtes sorti de prison il y a quelques mois à peine, et vous ne voyez pas que votre intervention dans l'affaire pourrait la compromettre. Vous devez rester dans l'ombre.

Forestier agrippa la tête sous cette argumentation à laquelle il n'avait rien à répondre; mais une lueur fauve brilla dans ses yeux.

—Donc, reprit la marchande à la toilette, prenez patience et ayez confiance dans la promesse que je vous ai faite.

Forestier fit entendre une sorte de grognement, mais n'osa pas exprimer autrement la colère sourde qui grondait en lui.

Ainsi, il lui fallait subir la domination de cette femme. Mais il avait besoin d'elle et il était obligé de se résigner.

—Il n'est pas de Montlhéry, mais de Paris.

—Comment a-t-il connu la jeune fille?

—Ce garçon, une espèce de rapin, est venu à Montlhéry pour dessiner des vues, des paysages; il a rencontré Georgette, a dû se dire: "Mâtin, la belle fille!" et il a pris une chambre à l'hôtel du "Faisan doré", afin de faire plus facilement sa cour.

—Alors, il demeure à l'Alberge!

—Non, il n'y vient que de temps à autre.

—Et vous dites que c'est un artiste?

—Oh! un artiste si l'on veut; il n'est sans doute qu'un de ces amateurs que l'on rencontre armés de tout l'attirail des artistes, tous les jours sur le point de produire un chef-d'œuvre, mais qui ne produisent jamais rien.

—Mais son nom, dites-moi donc son nom! s'écria-t-elle.

—Son nom, mais je ne le rappelle! Oui, oui, il se nomme Lebrun, Paul Lebrun.

—Hein! vous dites?...

—Je dis que le garçon en question se nomme Paul Lebrun.

La marchande à la toilette resta un instant comme hébétée, n'en pouvant croire ses oreilles. Toutefois, elle eut la force de se contenir, et se la ramenant de son regard trahissait la satisfaction, la joie qu'elle éprouvait. Ah! comme le hasard faisait bien les choses! A son tour, elle pouvait dire comme Forestier:

—"Tout arrive comme si je l'avais commandé."

Devant elle les plus grosses dif-

formités s'aplanissaient; maintenant les choses allaient marcher d'elles-mêmes; elle n'avait plus qu'à diriger les événements.

—Tenez, voilà, dit-elle.

—Merci, fit le bandit, en enfouissant les billets dans sa poche.

Il fit quelques pas vers la porte, puis se retourna brusquement:

—Oh! dit-il avec un mauvais sourire, je ne serai pas exigeant, seulement cinq cents francs tous les quinze jours. Au revoir, madame Prudence, ajouta-t-il.

—Et il sortit.

—Quel misérable! murmura la marchande à la toilette; pourquoi me suis-je fourrée dans les griffes de cet homme? Il l'a bien fallu... Est-ce que je pouvais faire autrement? à moins de renoncer!...

Encore toute frémissante de colère, elle se laissa tomber sur le canapé.

—C'est qu'il m'a menacé, le coquin, reprit-elle sourdement, oh! il a eu l'audace de me menacer. Mais que peut-il faire?... Ah! il le sait bien, le misérable, et je le devine, moi. Ainsi, je suis sous la dépendance de ce bandit... Oh! je vois bien ce qu'il veut, de l'argent et toujours de l'argent; du reste, il me l'a nettement déclaré, il lui faut cinq cents francs tous les quinze jours à ce maître chanteur.

Elle se mit à rire nerveusement.

—Et moi, moi, reprit-elle en se frappant le front, je vais servir une pension de mille francs par mois à un repris de justice!

Elle resta quelques instants pensive, la tête dans ses mains, puis elle se redressa brusquement et un double éclair traversa son regard.

—Il faut que je me débarrasse de ce séducteur, prononça-t-elle d'une voix creuse. Oui, il le faudrait, mais comment?

Forestier descendait la rue Lafayette, et tout en arpentant le trottoir à grands enjambées, il se disait:

—Les papiers sont dans le secrétaire, et encore dans la grande enveloppe au cachet de cire rouge.

—Ainsi, dit-il, je ne dois rien savoir et je ne saurais rien!

—N'importe pas, répéta-t-elle presque durement, et tâchez d'être patient; plus tard, le résultat obtenu, vous saurez ce que j'aurai fait. Voyez, êtes-vous donc si à plaindre! Comment, je vais traîner à votre fortune et vous n'êtes pas content! En vérité, vous êtes bien peu raisonnable! Et puis, entre nous, que pourriez-vous faire? Vous oubliez que vous êtes sorti de prison il y a quelques mois à peine, et vous ne voyez pas que votre intervention dans l'affaire pourrait la compromettre. Vous devez rester dans l'ombre.

Forestier agrippa la tête sous cette argumentation à laquelle il n'avait rien à répondre; mais une lueur fauve brilla dans ses yeux.

—Donc, reprit la marchande à la toilette, prenez patience et ayez confiance dans la promesse que je vous ai faite.

Forestier fit entendre une sorte de grognement, mais n'osa pas exprimer autrement la colère sourde qui grondait en lui.

Ainsi, il lui fallait subir la domination de cette femme. Mais il avait besoin d'elle et il était obligé de se résigner.

—Il n'est pas de Montlhéry, mais de Paris.

—Comment a-t-il connu la jeune fille?

—Ce garçon, une espèce de rapin, est venu à Montlhéry pour dessiner des vues, des paysages; il a rencontré Georgette, a dû se dire: "Mâtin, la belle fille!" et il a pris une chambre à l'hôtel du "Faisan doré", afin de faire plus facilement sa cour.

—Alors, il demeure à l'Alberge!

—Non, il n'y vient que de temps à autre.

—Et vous dites que c'est un artiste?

—Oh! un artiste si l'on veut; il n'est sans doute qu'un de ces amateurs que l'on rencontre armés de tout l'attirail des artistes, tous les jours sur le point de produire un chef-d'œuvre, mais qui ne produisent jamais rien.

—Mais son nom, dites-moi donc son nom! s'écria-t-elle.

—Son nom, mais je ne le rappelle! Oui, oui, il se nomme Lebrun, Paul Lebrun.

—Hein! vous dites?...

—Je dis que le garçon en question se nomme Paul Lebrun.

La marchande à la toilette resta un instant comme hébétée, n'en pouvant croire ses oreilles. Toutefois, elle eut la force de se contenir, et se la ramenant de son regard trahissait la satisfaction, la joie qu'elle éprouvait. Ah! comme le hasard faisait bien les choses! A son tour, elle pouvait dire comme Forestier:

—"Tout arrive comme si je l'avais commandé."

Devant elle les plus grosses dif-

formités s'aplanissaient; maintenant les choses allaient marcher d'elles-mêmes; elle n'avait plus qu'à diriger les événements.

—Tenez, voilà, dit-elle.

—Merci, fit le bandit, en enfouissant les billets dans sa poche.

Il fit quelques pas vers la porte, puis se retourna brusquement:

—Oh! dit-il avec un mauvais sourire, je ne serai pas exigeant, seulement cinq cents francs tous les quinze jours. Au revoir, madame Prudence, ajouta-t-il.

—Et il sortit.

—Quel misérable! murmura la marchande à la toilette; pourquoi me suis-je fourrée dans les griffes de cet homme? Il l'a bien fallu... Est-ce que je pouvais faire autrement? à moins de renoncer!...

Encore toute frémissante de colère, elle se laissa tomber sur le canapé.

—C'est qu'il m'a menacé, le coquin, reprit-elle sourdement, oh! il a eu l'audace de me menacer. Mais que peut-il faire?... Ah! il le sait bien, le misérable, et je le devine, moi. Ainsi, je suis sous la dépendance de ce bandit... Oh! je vois bien ce qu'il veut, de l'argent et toujours de l'argent; du reste, il me l'a nettement déclaré, il lui faut cinq cents francs tous les quinze jours à ce maître chanteur.

Elle se mit à rire nerveusement.

—Et moi, moi, reprit-elle en se frappant le front, je vais servir une pension de mille francs par mois à un repris de justice!

Elle resta quelques instants pensive, la tête dans ses mains, puis elle se redressa brusquement et un double éclair traversa son regard.

—Il faut que je me débarrasse de ce séducteur, prononça-t-elle d'une voix creuse. Oui, il le faudrait, mais comment?

Forestier descendait la rue Lafayette, et tout en arpentant le trottoir à grands enjambées, il se disait:

—Les papiers sont dans le secrétaire, et encore dans la grande enveloppe au cachet de cire rouge.

—Ainsi, dit-il, je ne dois rien savoir et je ne saurais rien!

—N'importe pas, répéta-t-elle presque durement, et tâchez d'être patient; plus tard, le résultat obtenu, vous saurez ce que j'aurai fait. Voyez, êtes-vous donc si à plaindre! Comment, je vais traîner à votre fortune et vous n'êtes pas content! En vérité, vous êtes bien peu raisonnable! Et puis, entre nous, que pourriez-vous faire? Vous oubliez que vous êtes sorti de prison il y a quelques mois à peine, et vous ne voyez pas que votre intervention dans l'affaire pourrait la compromettre. Vous devez rester dans l'ombre.

Forestier agrippa la tête sous cette argumentation à laquelle il n'avait rien à répondre; mais une lueur fauve brilla dans ses yeux.

—Donc, reprit la marchande à la toilette, prenez patience et ayez confiance dans la promesse que je vous ai faite.

Forestier fit entendre une sorte de grognement, mais n'osa pas exprimer autrement la colère sourde qui grondait en lui.

Ainsi, il lui fallait subir la domination de cette femme. Mais il avait besoin d'elle et il était obligé de se résigner.

—Il n'est pas de Montlhéry, mais de Paris.

—Comment a-t-il connu la jeune fille?

—Ce garçon, une espèce de rapin, est venu à Montlhéry pour dessiner des vues, des paysages; il a rencontré Georgette, a dû se dire: "Mâtin, la belle fille!" et il a pris une chambre à l'hôtel du "Faisan doré", afin de faire plus facilement sa cour.

—Alors, il demeure à l'Alberge!

—Non, il n'y vient que de temps à autre.

—Et vous dites que c'est un artiste?

—Oh! un artiste si l'on veut; il n'est sans doute qu'un de ces amateurs que l'on rencontre armés de tout l'attirail des artistes, tous les jours sur le point de produire un chef-d'œuvre, mais qui ne produisent jamais rien.

—Mais son nom, dites-moi donc son nom! s'écria-t-elle.

—Son nom, mais je ne le rappelle! Oui, oui, il se nomme Lebrun, Paul Lebrun.

—Hein! vous dites?...

—Je dis que le garçon en question se nomme Paul Lebrun.

La marchande à la toilette resta un instant comme hébétée, n'en pouvant croire ses oreilles. Toutefois, elle eut la force de se contenir, et se la ramenant de son regard trahissait la satisfaction, la joie qu'elle éprouvait. Ah! comme le hasard faisait bien les choses! A son tour, elle pouvait dire comme Forestier:

—"Tout arrive comme si je l'avais commandé."

Devant elle les plus grosses dif-

formités s'aplanissaient; maintenant les choses allaient marcher d'elles-mêmes; elle n'avait plus qu'à diriger les événements.

—Tenez, voilà, dit-elle.

—Merci, fit le bandit, en enfouissant les billets dans sa poche.

Il fit quelques pas vers la porte, puis se retourna brusquement:

—Oh! dit-il avec un mauvais sourire, je ne serai pas exigeant, seulement cinq cents francs tous les quinze jours. Au revoir, madame Prudence, ajouta-t-il.

—Et il sortit.

—Quel misérable! murmura la marchande à la toilette; pourquoi me suis-je fourrée dans les griffes de cet homme? Il l'a bien fallu... Est-ce que je pouvais faire autrement? à moins de renoncer!...

Encore toute frémissante de colère, elle se laissa tomber sur le canapé.

—C'est qu'il m'a menacé, le coquin, reprit-elle sourdement, oh! il a eu l'audace de me menacer. Mais que peut-il faire?... Ah! il le sait bien, le misérable, et je le devine, moi. Ainsi, je suis sous la dépendance de ce bandit... Oh! je vois bien ce qu'il veut, de l'argent et toujours de l'argent; du reste, il me l'a nettement déclaré, il lui faut cinq cents francs tous les quinze jours à ce maître chanteur.

Elle se mit à rire nerveusement.

—Et moi, moi, reprit-elle en se frappant le front, je vais servir une pension de mille francs par mois à un repris de justice!

Elle resta quelques instants pensive, la tête dans ses mains, puis elle se redressa brusquement et un double éclair traversa son regard.

—Il faut que je me débarrasse de ce séducteur, prononça-t-elle d'une voix creuse. Oui, il le faudrait, mais comment?

Forestier descendait la rue Lafayette, et tout en arpentant le trottoir à grands enjambées, il se disait:

—Les papiers sont dans le secrétaire, et encore dans la grande enveloppe au cachet de cire rouge.

—Ainsi, dit-il, je ne dois rien savoir et je ne saurais rien!

—N'importe pas, répéta-t-elle presque durement, et tâchez d'être patient; plus tard, le résultat obtenu, vous saurez ce que j'aurai fait. Voyez, êtes-vous donc si à plaindre! Comment, je vais traîner à votre fortune et vous n'êtes pas content! En vérité, vous êtes bien peu raisonnable! Et puis, entre nous, que pourriez-vous faire? Vous oubliez que vous êtes sorti de prison il y a quelques mois à peine, et vous ne voyez pas que votre intervention dans l'affaire pourrait la compromettre. Vous devez rester dans l'ombre.

Forestier agrippa la tête sous cette argumentation à laquelle il n'avait rien à répondre; mais une lueur fauve brilla dans ses yeux.

—Donc, reprit la marchande à la toilette, prenez patience et ayez confiance dans la promesse que je vous ai faite.

Forestier fit entendre une sorte de grognement, mais n'osa pas exprimer autrement la colère sourde qui grondait en lui.

Ainsi, il lui fallait subir la domination de cette femme. Mais il avait besoin d'elle et il était obligé de se résigner.

—Il n'est pas de Montlhéry, mais de Paris.

—Comment a-t-il connu la jeune fille?

—Ce garçon, une espèce de rapin, est venu à Montlhéry pour dessiner des vues, des paysages; il a rencontré Georgette, a dû se dire: "Mâtin, la belle fille!" et il a pris une chambre à l'hôtel du "Faisan doré", afin de faire plus facilement sa cour.

—Alors, il demeure à l'Alberge!

—Non, il n'y vient que de temps à autre.

—Et vous dites que c'est un artiste?

—Oh! un artiste si l'on veut; il n'est sans doute qu'un de ces amateurs que l'on rencontre armés de tout l'attirail des artistes, tous les jours sur le point de produire un chef-d'œuvre, mais qui ne produisent jamais rien.

—Mais son nom, dites-moi donc son nom! s'écria-t-elle.

—Son nom, mais je ne le rappelle! Oui, oui, il se nomme Lebrun, Paul Lebrun.

—Hein! vous dites?...

—Je dis que le garçon en question se nomme Paul Lebrun.

La marchande à la toilette resta un instant comme hébétée, n'en pouvant croire ses oreilles. Toutefois, elle eut la force de se contenir, et se la ramenant de son regard trahissait la satisfaction, la joie qu'elle éprouvait. Ah! comme le hasard faisait bien les choses! A son tour, elle pouvait dire comme Forestier:

—"Tout arrive comme si je l'avais commandé."

Devant elle les plus grosses dif-

formités s'aplanissaient; maintenant les choses allaient marcher d'elles-mêmes; elle n'avait plus qu'à diriger les événements.

—Tenez, voilà, dit-elle.

—Merci, fit le bandit, en enfouissant les billets dans sa poche.

Il fit quelques pas vers la porte, puis se retourna brusquement:

—Oh! dit-il avec un mauvais sourire, je ne serai pas exigeant, seulement cinq cents francs tous les quinze jours. Au revoir, madame Prudence, ajouta-t-il.

—Et il sortit.

—Quel misérable! murmura la marchande à la toilette; pourquoi me suis-je fourrée dans les griffes de cet homme? Il l'a bien fallu... Est-ce que je pouvais faire autrement? à moins de renoncer!...

Encore toute frémissante de colère, elle se laissa tomber sur le canapé.

—C'est qu'il m'a menacé, le coquin, reprit-elle sourdement, oh! il a eu l'audace de me menacer. Mais que peut-il faire?... Ah! il le sait bien, le misérable, et je le devine, moi. Ainsi, je suis sous la dépendance de ce bandit... Oh! je vois bien ce qu'il veut, de l'argent et toujours de l'argent; du reste, il me l'a nettement déclaré, il lui faut cinq cents francs tous les quinze jours à ce maître chanteur.

Elle se mit à rire nerveusement.

—Et moi, moi, reprit-elle en se frappant le front, je vais servir une pension de mille francs par mois à un repris de justice!

Elle resta quelques instants pensive, la tête dans ses mains, puis elle se redressa brusquement et un double éclair traversa son regard.

—Il faut que je me débarrasse de ce séducteur, prononça-t-elle d'une voix creuse. Oui, il le faudrait, mais comment?

Forestier descendait la rue Lafayette, et tout en arpentant le trottoir à grands enjambées, il se disait:

—Les papiers sont dans le secrétaire, et encore dans la grande enveloppe au cachet de cire rouge.

—Ainsi, dit-il, je ne dois rien savoir et je ne saurais rien!

—N'importe pas, répéta-t-elle presque durement, et tâchez d'être patient; plus tard, le résultat obtenu, vous saurez ce que j'aurai fait. Voyez, êtes-vous donc si à plaindre! Comment, je vais traîner à votre fortune et vous n'êtes pas content! En vérité, vous êtes bien peu raisonnable! Et puis, entre nous, que pourriez-vous faire? Vous oubliez que vous êtes sorti de prison il y a quelques mois à peine, et vous ne voyez pas que votre intervention dans l'affaire pourrait la compromettre. Vous devez rester dans l'ombre.

Forestier agrippa la tête sous cette argumentation à laquelle il n'avait rien à répondre; mais une lueur fauve brilla dans ses yeux.

—Donc, reprit la marchande à la toilette, prenez patience et ayez confiance dans la promesse que je vous ai faite.

Forestier fit entendre une sorte de grognement, mais n'osa pas exprimer autrement la colère sourde qui grondait en lui.

Ainsi, il lui fallait subir la domination de cette femme. Mais il avait besoin d'elle et il était obligé de se résigner.

—Il n'est pas de Montlhéry, mais de Paris.

—Comment a-t-il connu la jeune fille?

—Ce garçon, une espèce de rapin, est venu à Montlhéry pour dessiner des vues, des paysages; il a rencontré Georgette, a dû se dire: "Mâtin, la belle fille!" et il a pris une chambre à l'hôtel du "Faisan doré", afin de faire plus facilement sa cour.

—Alors, il demeure à l'Alberge!

—Non, il n'y vient que de temps à autre.

—Et vous dites que c'est un artiste?

—Oh! un artiste si l'on veut; il n'est sans doute qu'un de ces amateurs que l'on rencontre armés de tout l'attirail des artistes, tous les jours sur le point de produire un chef-d'œuvre, mais qui ne produisent jamais rien.

—Mais son nom, dites-moi donc son nom! s'écria-t-elle.

—Son nom, mais je ne le rappelle! Oui, oui, il se nomme Lebrun, Paul Lebrun.

—Hein! vous dites?...

—Je dis que le garçon en question se nomme Paul Lebrun.

La marchande à la toilette resta un instant comme hébétée, n'en pouvant croire ses oreilles. Toutefois, elle eut la force de se contenir, et se la ramenant de son regard trahissait la satisfaction, la joie qu'elle éprouvait. Ah! comme le hasard faisait bien les choses! A son tour, elle pouvait dire comme Forestier:

—"Tout arrive comme si je l'avais commandé."

Devant elle les plus grosses dif-

formités s'aplanissaient; maintenant les choses allaient marcher d'elles-mêmes; elle n'avait plus qu'à diriger les événements.

—Tenez, voilà, dit-elle.

—Merci, fit le bandit, en enfouissant les billets dans sa poche.

Il fit quelques pas vers la porte, puis se retourna brusquement:

—Oh! dit-il avec un mauvais sourire, je ne serai pas exigeant, seulement cinq cents francs tous les quinze jours. Au revoir, madame Prudence, ajouta-t-il.

—Et il sortit.

—Quel misérable! murmura la marchande à la toilette; pourquoi me suis-je fourrée dans les griffes de cet homme? Il l'a bien fallu... Est-ce que je pouvais faire autrement? à moins de renoncer!...

Encore toute frémissante de colère, elle se laissa tomber sur le canapé.

—C'est qu'il m'a menacé, le coquin, reprit-elle sourdement, oh! il a eu l'audace de me menacer. Mais que peut-il faire?... Ah! il le sait bien, le misérable, et je le devine, moi. Ainsi, je suis sous la dépendance de ce bandit... Oh! je vois bien ce qu'il veut, de l'argent et toujours de l'argent; du reste, il me l'a nettement déclaré, il lui faut cinq cents francs tous les quinze jours à ce maître chanteur.

Elle se mit à rire nerveusement.

—Et moi, moi, reprit-elle en se frappant le front, je vais servir une pension de mille francs par mois à un repris de justice!

Elle resta quelques instants pensive, la tête dans ses mains, puis elle se redressa brusquement et un double éclair traversa son regard.

—Il faut que je me débarrasse de ce séducteur, prononça-t-elle d'une voix creuse. Oui, il le faudrait, mais comment?

Forestier descendait la rue Lafayette, et tout en arpentant le trottoir à grands enjambées, il se disait:

—Les papiers sont dans le secrétaire, et encore dans la grande enveloppe au cachet de cire rouge.

—Ainsi, dit-il, je ne dois rien savoir et je ne saurais rien!

—N'importe pas, répéta-t-elle presque durement, et tâchez d'être patient; plus tard, le résultat obtenu, vous saurez ce que j'aurai fait. Voyez, êtes-vous donc si à plaindre! Comment, je vais traîner à votre fortune et vous n'êtes pas content! En vérité, vous êtes bien peu raisonnable! Et puis, entre nous, que pourriez-vous faire? Vous oubliez que vous êtes sorti de prison il y a quelques mois à peine, et vous ne voyez pas que votre intervention dans l'affaire pourrait la compromettre. Vous devez rester dans l'ombre.

Forestier agrippa la tête sous cette argumentation à laquelle il n'avait rien à répondre; mais une lueur fauve brilla dans ses yeux.

—Donc, reprit la marchande à la toilette, prenez patience et ayez confiance dans la promesse que je vous ai faite.

Forestier fit entendre une sorte de grognement, mais n'osa pas exprimer autrement la colère sourde qui grondait en lui.

Ainsi, il lui fallait subir la domination de cette femme. Mais il avait besoin d'elle et il était obligé de se résigner.

—Il n'est pas de Montlhéry, mais de Paris.

—Comment a-t-il connu la jeune fille?

—Ce garçon, une espèce de rapin, est venu à Montlhéry pour dessiner des vues, des paysages; il a rencontré Georgette, a dû se dire: "Mâtin, la belle fille!" et il a pris une chambre à l'hôtel du "Faisan doré", afin de faire plus facilement sa cour.

—Alors, il demeure à l'Alberge!

—Non, il n'y vient que de temps à autre.

—Et vous dites que c'est un artiste?

—Oh! un artiste si l'on veut; il n'est sans doute qu'un de ces amateurs que l'on rencontre armés de tout l'attirail des artistes, tous les jours sur le point de produire un chef-d'œuvre, mais qui ne produisent jamais rien.

—Mais son nom, dites-moi donc son nom! s'écria-t-elle.

—Son nom, mais je ne le rappelle! Oui, oui, il se nomme Lebrun, Paul Lebrun.

—Hein! vous dites?...

—Je dis que le garçon en question se nomme Paul Lebrun.

La marchande à la toilette resta un instant comme hébétée, n'en pouvant croire ses oreilles. Toutefois, elle eut la force de se contenir, et se la ramenant de son regard trahissait la satisfaction, la joie qu'elle éprouvait. Ah! comme le hasard faisait bien les choses! A son tour, elle pouvait dire comme Forestier:

—"Tout arrive comme si je l'avais commandé."

Devant elle les plus grosses dif-